

VIRGINIE FRANCO-JACOB

Le sourire d'une maman est éternel



Virginie Franc-Jacob

Le sourire d'une maman
est éternel

© Virginie Franc-Jacob, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1756-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

J'ai 39 ans. Je suis mariée depuis plus de 12 ans à un homme dont je me dis encore « quelle chance j'ai eu de le rencontrer », des jumeaux de 7 ans qui sont la douceur et la joie incarnée, un père toujours à l'écoute, une sœur présente et apaisante, des amies qui illuminent mon quotidien, un travail stimulant, un bel appartement, des vacances à foison... Je m'arrête avant de devenir détestable ? Oui, cette vie est parfaite pour Instagram. Pour du papier glacé. Du froid. Ni sensation. Ni sentiment. Sur Instagram on ne voit pas ça. On ne voit pas ce qu'il y avait avant. Avant, il y avait tout ça, mais il y avait aussi, surtout, ma Maman. Nous sommes le 22 février 2021. Ma Maman n'ouvrira plus les yeux. Les miens ne verront plus le monde de la même façon. Le cœur de ma Maman s'est arrêté. Le mien ne sera plus jamais léger.

Pourtant, la vie continuait.

« Je suis infiniment triste, mais ça va ». C'est la réponse que je faisais invariablement aux personnes qui me demandaient comment j'allais quelques semaines après ça. Ça ? C'était la disparition de ma Maman. Oui, même des mois après, je n'étais toujours pas capable de prononcer le vrai mot. La preuve qu'en réalité, non, ça n'allait pas. Derrière ce « ça va », il y avait cette capacité qui m'étonnait moi-même à rire, à travailler, à cuisiner, à sortir, à faire des projets, à vivre tout simplement. La vie pouvait même être très belle par moments alors que ça ne faisait même pas un mois que j'avais perdu ma Maman. La vie au fond n'avait pas trop changé. Sur le papier -glacé- en tout cas.

Dans ma tête, c'était bien plus compliqué. Pas un jour ne passait sans qu'un moment de joie ne soit soudain voilé par la réalité. Pas un moment de gaité sans

que je me demande comment je peux rire alors que ma Maman n'est plus là. Je suis triste ? Certainement. Je culpabilise ? Peut-être. Je suis perdue ? Assurément.

Écrire sur cette irréalité pourtant bien arrivée était la seule chose qui m'évitait de sombrer. Ces moments durant lesquels je me réfugiais dans le cocon de ma chambre, demandant quelques heures de silence à mes enfants et mettant la musique, souvent à fond, dans mes écouteurs, me permettaient de me sentir à ma place. Et puis je me suis dit que partager mes sensations permettrait peut-être de réconforter celles ou ceux qui ont connu cette douleur ou rassurer celles ou ceux qui ont si peur de cette terrible échéance. Au début ce n'étaient « que » des souvenirs, des sensations provoquées par un événement anodin. Le premier jour des vacances, dans le magasin de ski, l'odeur de la bougie et du fart m'avait ainsi replongée dans les vacances familiales des années 80. Mon cœur se serre, la joie de mes fils brandissant leurs chaussures de grands, à trois boucles, n'y ferait rien. Jusqu'à ce que je prenne mon shoot : écrire, frénétiquement, graver les souvenirs de ces séjours à la montagne qui n'existaient désormais plus que dans ma mémoire.

À la longue, ces moments m'ont parfois procuré tant de bien être que j'ai fini par comprendre et accepter que tout comme l'arrivée d'un enfant n'est pas « que » du bonheur... perdre l'une des personnes que l'on aime le plus au monde, perdre celle qui fait qu'on est sur cette terre, ce n'est pas que du malheur. Car ces moments replongés dans mes souvenirs m'ont permis de réaliser quelle chance j'avais eu d'avoir une Maman si exceptionnelle, une Maman au sourire éternel.

La fin définitive de l'insouciance

Depuis quelques années, entre les attentats, puis le Covid, maintenant la guerre en Ukraine, les conséquences très visibles du dérèglement climatique ... La dépression nous gagne. On parle beaucoup des ravages psychologiques qui touchent la jeunesse, mais les quadras aussi tournent aux antidépresseurs. Et dire qu'à vingt ans, toutes les générations, jusqu'à la Z en tout cas, avaient le même programme : trouver l'amour, réussir sa vie professionnelle, faire des enfants, acheter un appartement ... Mais alors que la plupart des cases, voire toutes pour les plus chanceux d'entre nous sont cochées, c'est souvent le moment où l'on réalise que l'on est incapable d'en profiter. Et où l'on culpabilise de ne pas y parvenir. Que celles ou ceux qui n'ont pas dit ou entendu « J'ai tout pour être heureuse, j'ai honte de me plaindre » lèvent la main.

Mais si la vie était vraiment cette to-do list de choses à rayer, n'est-ce pas normal de s'angoisser lorsqu'elle commence à trop se vider ? Cette liste, c'est un peu comme celle du père Noël : on a beau avoir tous les cadeaux qu'on avait commandés, une fois qu'on a compris qu'ils n'arrivaient pas par magie, on a un peu moins les yeux qui brillent. Notre naïveté ne disparaît heureusement pas aussi brutalement que notre croyance en ce petit bonhomme rouge. Elle s'érode avec les premiers tracasseries de l'école, les déceptions amoureuses, les inquiétudes liées à l'arrivée des enfants, le désenchantement au travail, les séparations, les maladies... Toutes ces étapes qui n'existent pas dans la conclusion des contes de fées : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants »



Un jour, je ne sais dire lequel précisément, j'ai réalisé que quand je serai grande, je n'aurai plus ma Maman. Je crois que cela venait du fait que ma mère était plus âgée que celles de mes camarades de classe : elle m'a eue à 34 ans. Or à l'époque et dans la petite ville où j'ai grandi, la plupart des mamans avaient 10 ans de moins. Souvent dans mon lit, je comptais : quel âge aura-t-elle quand j'aurai, 20, 30, 40 ans ? Quel âge aurai-je quand elle nous quittera ? Je savais que je ne serais pas prête.

Terrorisée à cette idée, pendant des mois, je me réfugiais dans le lit de ma sœur pour m'apaiser. Magie de l'enfance, égoïsme de l'adolescence, sentiment d'invincibilité de la jeunesse, j'avais fini par tenir l'angoisse à distance. Pour un temps.

Je crois que je saurais dater précisément le moment où j'ai perdu cette insouciance définitivement. Quelques jours avant l'annonce de la maladie de ma Maman. J'ai eu une sorte de prémonition. C'était au mois d'octobre, le 21 octobre 2017 très précisément – merci l'album photo Google qui permet de mettre une date sur ses souvenirs. C'était un de ces samedis de début de vacances scolaires où Yannick ou moi partions dans l'est de la France pour déposer Julien et Benjamin, nos fils jumeaux alors âgés de 4 ans chez leurs grands-parents. À nous les grasses matinées et les soirées à l'improviste. À nous ces moments durant lesquels nous avions le sentiment de retrouver une part d'insouciance. À cette époque nous voulions acheter un appartement à Paris et nous avions programmé une visite, en famille, avant que je ne parte pour la gare avec les garçons. L'appartement se trouvait dans le 9^e arrondissement, rue de Rochechouart si je me souviens bien.

Aujourd'hui, je ne comprends pas comment j'ai pu être capable de soutenir que cet appartement pouvait avoir un quelconque attrait. Il était sombre, les pièces étaient étriquées, l'emplacement n'était pas très prisé, ou en tout cas pas assez pour le prix qui en était demandé. Et pourtant je n'ai eu de cesse de rabâcher à Yannick durant le déjeuner qui a suivi au restaurant qu'il fallait

prendre le temps de réfléchir alors que lui était convaincu du contraire. Je me souviens encore parfaitement de la tenue de l'un de mes fils, un joli pull jaune moutarde et ses nouvelles lunettes de vue que nous venions de récupérer chez l'opticien. Je me souviens aussi parfaitement de cette sensation de cœur qui se serre lorsque nous avons payé l'addition et que j'ai dit au revoir à Yannick qui rentrait chez nous alors que je me dirigeais à pied avec les garçons en direction de la gare de l'Est. Avais-je cette boule dans la gorge parce que nous nous séparions sur une dispute pour une sombre histoire d'appartement (sombre). Non, je ne pense pas. Des petits désaccords nous en avons souvent et je sais toujours au fond de moi que nous allons trouver un compromis. Était-ce parce que j'allais me séparer de mes enfants pendant une dizaine de jours ? Non, ce n'était pas la première fois qu'ils partaient ainsi et comme je le disais j'appréciais ces moments de retrouvailles avec ma vie d'avant. Peut-être mon esprit a-t-il rétrospectivement assombri ce déjeuner qui avait finalement été mon dernier moment d'insouciance. La prochaine fois que nous nous retrouverons tous les 4, ce serait après avoir appris que ma Maman avait un cancer incurable. Dans quelques jours commencerait une autre partie de ma vie : celle durant laquelle le réconfort des bras et du « tout ira bien ma chérie » de ma Maman n'existerait plus.

Le moment précis de l'annonce de sa maladie est bien plus flou. Yannick est rentré du travail ce soir-là alors que j'étais au téléphone. Je ne me remémore plus qui j'avais en ligne à ce moment-là. Je me souviens très bien en revanche de son impatience. Il tenait à ce que je raccroche, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Mais j'ai trainé. Pas envie. Pas envie d'écourter ma conversation ou pas envie de connaître la raison de cet air triste. Tant qu'on ne sait pas, tant qu'on ne le dit pas, ça n'existe pas.

Et finalement, je ne me souviens plus non plus de la façon dont il m'a annoncé les choses. Si j'ai pleuré, si j'ai réalisé. Pas vraiment, je crois. C'est incroyable quand même. Moi qui sais parfaitement où j'étais, voire comment j'étais

habillée, lorsque j'ai appris que j'avais décroché mon premier job, le mariage de ma sœur, que j'étais enceinte... là c'est le black-out total. Une seule chose m'a marquée, je dirais même hantée longtemps. J'ignore encore pour quelle raison, mon père ou mon mari avait décidé de ne pas me dire précisément de quel cancer il s'agissait. Ils m'avaient parlé du foie au lieu du pancréas.

Ça n'aurait pas changé beaucoup de choses me concernant : j'avoue, avec honte aujourd'hui, que je n'avais jamais prêté attention à cette maladie et donc je n'avais aucune idée de sa virulence.

J'ai bien fini par comprendre que si on n'avait pas voulu appeler un chat un chat c'est que la vérité était bien trop grave. Finalement, la lourde tâche de m'expliquer cliniquement la réalité est revenue à ma sœur. Comme souvent, sa maîtrise d'elle-même et du sujet m'avait rassurée. Je redevais cette ado de première S à qui elle avait réussi à faire comprendre le sujet de la division cellulaire. Elle m'avait détaillé le protocole, nous n'étions déjà plus focalisés sur la maladie, mais sur le traitement.

Mais tout cela resterait entre nous. En famille. Les autres avaient beau dire, ça ne les concernait pas. Au mieux, je leur inspirais de la pitié. Au pire, je leur permettais de se rassurer. Tout n'allait pas si mal dans leur vie à côté de ce qui venait de m'arriver. Je me suis donc créé une bulle protectrice en utilisant le même stratagème que celui employé par mon père et mon mari vis-à-vis de mon entourage : « Ma mère a une masse au niveau du foie », c'est ce que j'ai dit au travail, puis à certaines de mes amies. Rester vague était plus facile que de balancer de but en blanc : « ma mère a un cancer du pancréas » puis de lire le regard atterré, attristé, impuissant des autres. Tant qu'on n'en parle pas, ça n'existe pas. Ou presque pas.

Les philosophes et psychanalystes qui se sont penchés sur la notion de réalité parlent d'ailleurs « d'un concept ontologique qui désigne ce qui existe en dehors et indépendamment de nous ».¹ Tant que je ne parlais pas de la maladie de ma

mère, elle n'était pas réelle. Jacques Alain Miller² avait ainsi titré un éditorial paru dans le Point « Ce qui n'est pas su par l'autre n'existe pas ». Il y relatait un discours cent fois vécu sans doute où un patient racontait tromper son mari ou sa femme, mais que pour lui, tant que ce dernier ou cette dernière l'ignorait, cela n'était pas réel. Mauvaise foi ? Pas forcément. Dans le cas d'une maladie ou de tout autre drame que l'on cherche à taire, c'est plutôt une façon d'échapper à la triste réalité. Sinon comment comprendre par exemple ces rescapés des camps ou ces victimes de viols qui se taisent. Parfois même, à tort évidemment, tout est fait pour qu'ils se taisent. Pas forcément parce qu'on veut sciemment les réduire au silence, mais parce qu'il fallait, pour les rescapés de l'Holocauste par exemple, que cette horreur ne fasse plus partie de leur nouvelle réalité. Siegi Hirsh³, qui œuvra beaucoup pour les institutions ouvertes à la fin de la guerre visant à accueillir des enfants et adolescents rescapés des camps ou cachés pendant la guerre raconte ainsi que dans ces pensionnats, sciemment, aucun travail psychothérapeutique n'était entrepris, le plus important étant de laisser ces enfants et adolescents vivre « l'ici et le maintenant », d'éviter de parler d'un passé insupportable et « d'aller dans le sens de la vie »³ : *« Eux et moi avions été traumatisés, eux et moi étions des survivants, eux et moi tentions d'effacer notre mémoire. Ils ne parlaient pas de leurs parents, je ne parlais pas des Camps. Nous avions tacitement convenu de n'exprimer ni notre rage ni notre tristesse. Comme des enfants abusés ou battus, nous diluions notre souffrance dans des événements du quotidien. »* Tant que l'on n'en parle pas, ça n'existe plus.

C'est ainsi que quelques jours à peine après avoir appris que le cancer de ma mère était incurable, je ne changeais absolument pas le programme de cette semaine sans enfants. J'ai accepté d'aller dîner au restaurant avec des amis et dès lors que mon esprit divaguait vers la réalité, je m'efforçais de me concentrer sur des choses tangibles. Rien d'étonnant donc à ce que je me souvienne cette fois parfaitement de chaque détail de cette soirée. Ce sol en damier noir et blanc, ces